

De l'archéologie de sauvetage à l'archéologie préventive

Aménager le territoire, préserver notre histoire

En France, à chaque seconde qui passe, 20 m² de notre sol sont retournés par les lames des pelleteuses et des bulldozers – la surface d'un terrain de football toutes les 4 minutes. Au total, ce sont donc environ 70 000 hectares, ou 700 km², qui sont creusés chaque année afin de construire des routes, des autoroutes, des lignes de TGV, des logements, des usines, mais aussi pour agrandir des aéroports, extraire sables et graviers destinés au béton, modeler des terrains de golf, ou encore arracher des pieds de vigne, replanter des arbres, labourer à grande profondeur... Ces travaux sont cependant nécessaires à notre vie sociale et économique, du moins dans son organisation actuelle.

Mais ce sol de France est habité depuis au moins un demi-million d'années. Vingt mille générations s'y sont succédé et, il faut l'espérer, au moins autant d'autres vont suivre la nôtre. Chacune de ces générations s'est ancrée dans la terre, a construit ses habitations, d'abord simples tentes ou cabanes puis, depuis 7 500 ans déjà, maisons de terre et de pierre, mais aussi grands monuments bâtis à chaque fois pour durer, depuis les premiers dolmens jusqu'aux cathédrales, et des arènes romaines aux châteaux forts. Chaque génération, depuis 100 000 ans, a creusé ses tombes et, depuis 7 500 ans, travaillé le sol, modelé le paysage, tracé des chemins. De cette très longue histoire, nous sommes les descendants provisoires, en droite ligne, même si les populations n'ont cessé de se mêler sur notre territoire, ultime cap de l'Eurasie et aboutissement de toutes les migrations. Chaque parcelle du sol de France témoigne, d'une manière ou d'une autre, de cette histoire-là. Et il y a donc, sous nos pieds, non pas des milliers ni même des centaines de milliers, mais – de la hutte préhistorique au palais romain, de la tombe gauloise aux blessures des guerres récentes – des millions de sites archéologiques.

Ce sont tous ces sites qui, chaque jour, chaque minute, presque chaque seconde, disparaissent sous nos yeux.

Que dirait-on s'il s'agissait de bibliothèques ou de dépôts d'archives ? Le monde s'est ému, à juste titre, de la destruction de l'incalculable bibliothèque de Sarajevo lors de la récente guerre en Yougoslavie ou, quelques années auparavant, des ravages causés à Florence et à ses trésors par une crue catastrophique de l'Arno. Ce sont pourtant les mêmes ravages et les mêmes destructions que subit quotidiennement notre patrimoine archéologique, mais dans un bien plus grand silence.

Et, pour le dire autrement, sans l'archéologie préventive, plus de 90 % des connaissances sur notre passé, telles que nous les présentons dans ce livre, n'existeraient pas !

Après un certain nombre de scandales

La conscience de ces destructions n'est pas nouvelle.

En 1825, Victor Hugo, scandalisé par la démolition de nombreux monuments médiévaux par des projets de réaménagements urbains, lançait un appel dans son célèbre article : « Guerre aux démolisseurs ! ».

Cet appel sera à l'origine de l'organisation, un peu plus tard, par l'écrivain Prosper Mérimée d'un service de protection des monuments historiques ; mais il faudra attendre près d'un siècle pour que, en 1913, une loi, dont l'archéologie ne faisait pas partie, organise véritablement cette protection. Ce seront donc, pendant tout le XIX^e siècle et les trois quarts du

XX^e siècle, des archéologues bénévoles qui, sans aucuns moyens et à leurs frais, arracheront quelques bribes de vestiges archéologiques, d'abord aux pioches des terrassiers, et bientôt aux engins mécaniques.

Ce n'est qu'à partir des années 1960 que le ministère de la Culture commença à disposer d'un véritable service susceptible, dans chaque région, d'avoir connaissance des destructions en cours et d'y consacrer quelques moyens. On appela donc « archéologie de sauvetage » cette archéologie où, lorsque des travaux en cours révélèrent l'existence de vestiges importants, quelques archéologues professionnels ou bénévoles s'efforçaient d'en recueillir des bribes, sans qu'il leur soit pour autant permis de perturber le cours du chantier. Les destructions les plus spectaculaires provoquèrent quelques « scandales ». À la fin des années 1960, on put sauver une partie du port grec de Marseille, fondé en 600 avant notre ère, le reste étant déjà parti dans les gravats.

Au milieu des années 1970, les Orléanais s'émurent de voir passer dans les rues de leur ville des camions aux bennes chargées de fémurs et de crânes humains : c'était tout le cimetière médiéval, dit du *Campo Santo*, qui s'en allait ainsi. À Bourbonne-les-Bains, les pelles mécaniques saccagèrent tout un établissement thermal romain et l'on retrouva sur les déblais des sculptures en bois d'une grande rareté. À Paris, c'est le forum romain de Lutèce qui disparut, presque sans aucune fouille, au moment du creusement du parking souterrain de la rue Soufflot ; et juste après, le fameux « trou des Halles » engloutit un cimetière et un pan entier du Paris médiéval.

Encore ces destructions furent-elles connues des archéologues. Mais on doit se rappeler que, jusqu'au début des années 1980 encore, les principales autoroutes (de Paris vers Marseille, Nice, Perpignan, Metz et Sarrebruck, Lille, Rouen, Tours et Bordeaux, etc.) et la première ligne de TGV, de Paris à Lyon, furent construites sans aucune surveillance archéologique. Lorsque l'on sait que, de nos jours, on découvre en moyenne au moins un site archéologique important par kilomètre de nouvelle autoroute ou de nouvelle ligne de TGV, on mesure l'importance de ce qui a disparu pour toujours.

L'accélération des destructions

C'est que, dans les cinquante dernières années, le rythme des aménagements, et donc des destructions archéologiques, n'a cessé de s'accroître. On a détruit beaucoup plus, pendant ces cinquante ans, qu'au cours des 10 000 années précédentes.

La population a en effet augmenté, mais aussi le niveau de vie et les exigences en matière d'équipements. Et les techniques de construction sont aussi beaucoup plus traumatisantes pour le sous-sol. On se contentait jadis d'abattre les bâtiments anciens et d'en reconstruire de nouveaux au-dessus, faisant ainsi s'exhausser peu à peu le sol des villes en une sorte de millefeuille de couches archéologiques superposées, chacune témoignant des vestiges d'une époque donnée.

Désormais, chaque nouvel immeuble, d'habitation ou de bureaux, se doit d'être doté d'un parking souterrain pour lequel on va creuser profondément, jusqu'au sous-sol géologique, toutes les couches archéologiques sous-jacentes, qui partiront vers les décharges.

L'agriculture, aussi, s'est considérablement mécanisée.

La charrue à bras, tirée par des bœufs ou des chevaux, a fait place à des engins qui pénètrent et retournent le sol beaucoup plus profondément, parfois jusqu'à un mètre de la surface – ce qu'on appelle le « sous-solage ». On voit ainsi, sur des photographies aériennes prises de cinq ans en cinq ans, les traces de bâtiments romains, dont les

fondations étaient encore très bien conservées sous la surface du sol, s'effacer peu à peu au fil des labours, jusqu'à devenir presque invisibles. De telles observations ont permis aux archéologues néerlandais de dresser des statistiques : en cinquante ans, les travaux agricoles représentent près des deux tiers des causes de destruction de sites archéologiques connus ! Au Danemark, on avait fouillé en 1878 à Møllegaardsmarker une partie d'un cimetière de l'âge du Bronze, vieux de 3 000 ans, où les cendres des morts étaient déposées dans de grands vases profondément enterrés dans le sol. On vient de reprendre la fouille du reste de ce cimetière : il ne subsiste plus, des vases encore en place, que le fond de ces récipients, car tout le reste a été petit à petit réduit en poudre à chaque passage de charrue mécanique. En outre, engrais et pesticides attaquent également les vestiges enfouis dans le sol, tandis que les remembrements font disparaître haies, fossés et chemins anciens.

Il faudrait signaler aussi les villages conservés sous l'eau avec leurs maisons de bois, au bord des lacs et des rivières, ou les épaves d'embarcations, en voie d'érosion rapide par les courants, l'industrialisation, la pollution et le tourisme. Quant à la pollution de l'air, elle ronge les monuments les plus anciens. Même sous la terre, les grottes préhistoriques peintes sont agressées par la fréquentation humaine et les bactéries qu'elle apporte. Les vestiges des mines anciennes, dont certaines remontent à l'Antiquité mais qui sont tout aussi importantes pour l'histoire de la révolution industrielle, sont menacés de destruction à l'explosif (de « foudroiement ») pour des raisons de sécurité...

La lente naissance de l'archéologie préventive

La conscience de l'urgence a été, on l'a vu, plus tardive en France qu'ailleurs. Les raisons en sont sans doute historiques. L'archéologie a aussi pour fonction d'exalter, pour chaque nation, le passé qu'elle souhaite se donner, réel ou imaginaire. En France, les racines de la culture des élites, celle qui faisait que l'on parlait français à la cour de Prusse ou de Russie, se trouvaient à Rome, en Grèce et au Proche-Orient.

C'est donc à Athènes, à Rome, au Caire ou à Beyrouth que furent très tôt créés de grands instituts de recherche archéologique, tandis que l'essentiel des fouilles sur le territoire national était laissé à ces archéologues « amateurs » ou bénévoles, médecins, prêtres ou instituteurs. Ce n'est que vers la fin des années 1970 qu'un mouvement se dessine dans le public, les « scandales » faisant petit à petit leur effet. Plus concrètement, les archéologues du ministère de la Culture sont désormais en mesure de demander aux aménageurs de participer, comme dans d'autres pays voisins, au coût des fouilles préalables et d'intégrer ces fouilles dans le calendrier de leur chantier. Ainsi naît l'« archéologie préventive » : les archéologues ne courent plus derrière les engins mécaniques, comme dans l'« archéologie de sauvetage », ils les précèdent désormais.

Quelques moments particuliers ont rythmé ce développement de l'archéologie préventive. À la fin des années 1980, la construction du métro de Lyon donne lieu à d'importantes fouilles payées par l'aménageur, presque une première en France. En 1982, l'aménagement du Grand Louvre et la construction de la pyramide de verre sont précédés par la fouille, sur 3 hectares, de tout un quartier ancien de Paris pour un budget de 10 millions d'euros ; avec sa centaine d'archéologues, c'est la première grande fouille urbaine conséquente jamais menée en France. À partir du milieu des années 1970, une équipe du CNRS entreprend, dans la vallée de l'Aisne, le sauvetage systématique des sites détruits par l'avancée des carrières de graviers, un programme toujours en cours. Les années 1990 verront, outre de grands

chantiers urbains, comme à Marseille, Paris, Lyon, Tours, Poitiers, Bordeaux, etc., des fouilles sur des aménagements de très grande superficie, parfois de plusieurs centaines d'hectares, comme l'aéroport de Metz ou celui de Vatry près de Reims, l'usine Toyota près de Valenciennes, la zone industrielle Actiparc d'Arras ou celle de Dourges, dans le Pas-de-Calais. Dans le même temps, les nouvelles autoroutes, les nouvelles lignes de TGV et même les gazoducs et oléoducs sont désormais précédés de fouilles préventives.

Cette archéologie préventive, presque inexistante à la fin des années 1970, emploie maintenant plus de 2 000 archéologues professionnels, toutes institutions confondues, la plupart travaillant au sein de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), créé en 2002 et dépendant à la fois du ministère de la Culture et de celui de la Recherche. Il prenait la suite d'une agence de moyens du ministère de la Culture, dotée d'un simple statut associatif, l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (Afan). Mais départements et villes ont créé aussi des postes d'archéologues pour protéger leur propre patrimoine : ils sont maintenant plus de 300. Enfin, outre les archéologues du ministère de la Culture, ceux du CNRS et des universités contribuent également à l'archéologie préventive. Il y a donc plusieurs voies pour devenir archéologue.

Le prix à payer

L'archéologie préventive reste néanmoins un compromis permanent, et donc toujours fragile, entre trois exigences contradictoires, toutes trois nécessaires à la société : la recherche scientifique, l'aménagement du territoire et la préservation de notre passé. Ce compromis est d'autant plus délicat que, à l'instar de la plupart des pays européens, c'est à l'aménageur de payer le coût de la fouille, puisque c'est son aménagement qui porte atteinte au patrimoine national. Certains aménageurs, comme les particuliers qui construisent leur maison, en sont cependant dispensés tandis que d'autres aménagements, s'ils sont de petite taille, peuvent être aidés par l'État (les modalités de paiement ont d'ailleurs été revues par le Parlement en 2003 et affinées en 2004). À l'échelle du pays, le coût total de ces fouilles (environ 120 millions d'euros en 2004) représente peu : c'est à peine plus du millième du budget total des aménagements en France. Pour tous les travaux importants, l'archéologie n'est donc qu'une contrainte parmi d'autres, comme le respect de l'environnement, la dépollution ou la stabilisation des sols. De fait, l'archéologie représente rarement plus de 1 % du coût de construction d'une autoroute ; c'est 0,3 % du coût de la nouvelle ligne de TGV Paris-Metz, ou encore 0,2 % de celui de l'usine Toyota près de Valenciennes. C'est donc sur le prix du ticket d'autoroute ou de chemin de fer que ces coûts seront répercutés.

De même, les archéologues n'interviennent que sur une petite partie des surfaces aménagées chaque année : sur les 70 000 hectares annuels que nous mentionnions en introduction, moins d'un sixième font l'objet de diagnostics afin d'y repérer l'existence éventuelle de sites archéologiques – soit environ 1 800 opérations de diagnostic annuelles. Et seulement un quart de ces diagnostics est suivi d'une véritable fouille. Il ne saurait être en effet question de tout fouiller. Mais parfois les choix se font encore par défaut : des sites sont détruits quotidiennement parce qu'il n'y a pas assez d'archéologues pour surveiller les aménagements, et même pour fouiller.

Ainsi, peu à peu, l'archéologie préventive devient-elle une pratique normale, acceptée par les aménageurs qui l'intègrent dans leurs plannings et leurs budgets.

Mais ce peut être aussi un motif de fierté pour l'aménageur, d'avoir ainsi contribué à la

sauvegarde du passé et à l'exhumation de trouvailles spectaculaires. Les toutes récentes découvertes des tombes de cavaliers gauloises à Gondole, près de Clermont-Ferrand, des mosaïques romaines de Besançon, des bateaux romains de Lyon, de la cathédrale antique d'Arles, de la nécropole néolithique de Thonon-les-Bains, entre autres, ont fait l'objet de conférences de presse menées de concert par archéologues et aménageurs. Les aménageurs participent à la présentation des découvertes au public, à la réalisation de publications et d'expositions. On peut voir par exemple à Cayssargues, dans le Gard, sur l'aire de repos de l'autoroute entre Nîmes et Arles, un musée permanent qui présente les fouilles préventives d'un village néolithique vieux de 5 000 ans. Plus particulièrement, les villes sont à juste titre fières de voir s'enrichir leur patrimoine, qui passionne le public et, notamment, les enfants.

Une paix toujours fragile

Mais cette restitution au public n'est pas toujours simple. On n'a encore trop souvent de l'archéologue, y compris dans les médias, que la vision d'un « chercheur de trésor » – trésors de Toutankhamon, des Scythes, des Thraces ou des Incas. On ne sait pas toujours, et c'est aussi l'objet de ce livre, que l'archéologie a bien changé : elle s'intéresse à la vie quotidienne, aux techniques, aux habitations, et porte sur des périodes très anciennes, dont les maisons en terre ou les tentes en peaux et en bois ont laissé des traces beaucoup moins spectaculaires que les pyramides d'Égypte ou le Machu Pichu – mais tout aussi importantes pour comprendre notre passé. Des analyses de pollens ou d'ADN nous renseigneront bien plus sur la vie passée que maints « trésors ». Et il y a aussi que l'archéologie préventive, avec ses 20 000 fouilles annuelles, a longtemps eu trop tendance, faute de moyens et de temps, à se concentrer sur les travaux de terrain, au détriment des travaux de diffusion vers le public, qui doivent rendre aux citoyens les résultats de ces recherches sur leur histoire. Les archéologues en sont responsables, tout comme les conservateurs de nos musées, encore bien à la traîne par rapport à ceux de Scandinavie, d'Amérique du Nord ou du Japon. Il y a parfois plus grave, lorsque des sites connus viennent à être détruits – un délit qui figure d'ailleurs, s'il est délibéré, dans le Code pénal. On évoquait plus haut les remarquables mosaïques trouvées à Besançon au printemps 2004. Au même moment, une découverte comparable était faite à Dun-sur-Meuse, près de Verdun, celle d'une riche *villa* gallo-romaine, avec ses mosaïques, ses fresques et son installation thermale ; comme les médias s'en sont fait l'écho, elle fut pourtant rasée avant l'intervention des archéologues. Triste paradoxe, l'aménagement était la construction d'un collège, et il avait été prévu d'exposer les mosaïques, à l'intention des enfants, au sein du nouveau bâtiment. En 1991, on découvrit à Bercy, à une certaine profondeur sur la rive droite de la Seine, des pirogues néolithiques vieilles de 6 500 ans et que l'on peut voir désormais au musée Carnavalet. L'aménagement devant s'étendre, le promoteur proposa d'adapter son projet et de creuser à une profondeur moindre, épargnant d'éventuelles nouvelles pirogues – et s'épargnant aussi de payer pour leur fouille. Las, lorsque les archéologues passèrent sur le nouveau chantier en cours, l'engagement n'avait pas été respecté et les pelleteuses étaient descendues trop bas : toute trace de vestiges avait définitivement disparu. Le promoteur plaida une regrettable erreur technique...

L'avenir du passé

Mais au-delà de ces cas particuliers, notre société tout entière n'est-elle pas collectivement

responsable de ces destructions ? Le patrimoine, n'est-ce pas d'abord ce que l'on transmet, plutôt que ce que l'on reçoit ? On dit parfois que les archéologues « préventifs » veulent donner la priorité aux morts plutôt qu'aux vivants. Mais n'est-ce pas aussi les vivants, très provisoires, que nous sommes, qui s'attribuent le droit de décider du patrimoine archéologique de tous les vivants futurs, bien plus nombreux ?

On invoque souvent, pour accélérer, sinon pour réduire *a minima* les fouilles préventives, l'urgence des emplois qui vont être créés par un nouvel aménagement. C'est ainsi qu'en 1998, les archéologues n'eurent que quelques semaines pour fouiller en catastrophe plus d'une vingtaine de sites archéologiques repérés sur le futur emplacement de l'usine Toyota, près de Valenciennes, et qu'ils durent même laisser entièrement détruire des sites préhistoriques vieux de 100 000 ans, dans un parfait état de conservation.

En 1976, on dut fouiller dans une urgence plus grande encore, à Biache-Saint-Vaast, près de Douai, et préalablement à la construction d'une usine métallurgique, un site paléolithique exceptionnel, vieux de 180 000 ans. Il livrait des restes humains (les plus anciens de la moitié Nord de la France), de nombreux ossements d'animaux et beaucoup d'outils en pierre, le tout dans un remarquable état de conservation. Les archéologues eurent très peu de moyens, très peu de temps, et durent sacrifier de nombreuses informations. Vingt-cinq ans plus tard, l'usine ferma. Ainsi, pour une génération d'emplois fut détruit à tout jamais un site incomparable.

Le conflit entre le présent et le passé, qui est aussi un conflit entre le présent et l'avenir du passé, est parfois presque irréductible. On creuse actuellement, nous l'évoquons plus haut, le sol de toutes les villes historiques, toutes vieilles de 2 000 à 2 500 ans, pour construire des parkings souterrains. C'est peut-être la seule solution actuelle aux problèmes de la circulation automobile, même si ailleurs, en Europe, on s'efforce parfois de faire sortir les voitures des centres-villes pour les cantonner à la périphérie. De même, on a presque fini d'extraire, au terme d'un demi-siècle, le gravier qui tapisse le fond des vallées de nos grandes rivières et qui a permis de confectionner le béton de toutes nos routes et de nos constructions. Or c'est le long de ces rivières que, traditionnellement, se sont concentrées les communautés humaines depuis au moins 10 000 ans. Désormais le gravier manque et l'on a commencé à exploiter, en les concassant, les roches des plateaux environnants, avec des conséquences archéologiques bien moindres car il s'agit de zones qui furent beaucoup moins habitées. À l'échelle de la longue histoire humaine, nous serons peut-être mal jugés par nos descendants, quant au patrimoine archéologique et historique que nous leur léguerons, pour avoir préféré exploiter d'abord le gravier, moins onéreux, que les roches concassables. Mais pouvait-on faire autrement lorsqu'il fallait reconstruire la France de l'après-guerre ?

De la pelle mécanique au microscope

Mais qu'importe : même tardif, le sursaut est venu et les quelque 2 000 chantiers d'archéologie préventive, en nombre croissant, qui s'ouvrent chaque année ont révolutionné nos connaissances. Grâce à eux, en effet, l'archéologie a changé d'échelle. Il ne s'agit plus de fouiller, pendant quelques semaines par an, quelques mètres carrés d'une grotte préhistorique ou d'une *villa* gallo-romaine. Désormais, un campement préhistorique sera étudié dans sa totalité, sur plusieurs milliers de mètres carrés, tout comme un village néolithique ou gaulois, cette fois sur plusieurs hectares. En ouvrant des « fenêtres » continues sur plusieurs dizaines d'hectares, les archéologues reconstituent l'histoire d'un

paysage au long des millénaires. Ce ne sont pas toujours les monuments en pierre qui nous apportent les connaissances les plus précieuses sur les sociétés anciennes, mais souvent des traces à peine perceptibles, des différences évanescentes de coloration des terres : minces fossés limitant les parcelles de terrain et prouvant l'existence de limites de propriétés bien avant l'époque romaine, vestiges de chemins, incinérations humaines déposées en pleine terre, trous de plantation témoignant des premiers vignobles, etc. – aucun de ces restes ne pourrait être identifié en dehors de la fouille de grandes surfaces. La plupart du temps, les vestiges ne sont pas connus à l'avance. S'il existe une carte des 350 000 sites archéologiques déjà répertoriés, ceux-ci représentent sans doute moins du dixième des sites potentiels.

La grande majorité des sites découverts par l'archéologie préventive étaient inconnus jusqu'alors. Dans de rares cas, il existe des indices préalables : archives s'il s'agit de sites récents, ou bien photographies aériennes, sur lesquelles des différences de coloration dans la végétation trahissent l'existence de vestiges enfouis, voire méthodes de détection électromagnétiques, de mesure de la température du sol ou par radar – les progrès en ce domaine sont continus. Mais, la plupart du temps, dès qu'un aménagement couvre une certaine surface et qu'il est donc certain que des sites archéologiques vont y être découverts, les archéologues, à l'instar des sondages d'opinion, vont réaliser une série de tranchées régulièrement disposées et qui représentent en moyenne 5 à 10 % de la surface totale. En deçà, les vestiges risquent fort d'échapper à l'attention.

Cette pratique des sondages systématiques est d'ailleurs l'une des forces de notre archéologie. D'autres pays, sur la pression des aménageurs, se contentent de méthodes d'investigation plus limitées, et voient ainsi de nombreux sites passer à travers les mailles. On connaît dans le nord de la France un certain nombre de sites paléolithiques remontant à plus de 100 000 ans découverts lors de fouilles préventives. Dans le sud de l'Angleterre, pourtant occupée à la même époque par des populations identiques (la Manche n'existait pas alors), les méthodes plus restreintes de l'archéologie préventive pratiquée dans ce pays n'ont pas permis de découvrir l'équivalent.

Les méthodes de fouille et d'étude utilisent une grande variété de moyens. Chacun aura vu l'archéologue manier patiemment sa truelle et son pinceau. Mais on peut motoriser une partie de la fouille avec des mini-pelles mécaniques, des tapis roulants pour évacuer les déblais, des tamis électriques pour trier les terres et récupérer les objets – tandis qu'à l'autre bout de la chaîne se trouvent le microscope et l'ordinateur. Du reste, l'archéologue ne se contente pas de dégager avec soin des objets jusque-là enfermés dans le sol – ce qui ne serait, après tout, qu'une tâche purement technique. Il doit constamment faire des choix : en fonction du temps et des moyens impartis, il se concentrera sur ce qui lui paraît être le moins bien connu. Il aura à l'esprit l'état présent de la recherche, afin de comprendre en permanence ce qu'il trouve, de pouvoir poser les bonnes questions, de prendre les bons échantillons de terre qu'étudieront ensuite géologues ou botanistes, etc. Il sait, comme l'apprennent tous les étudiants en archéologie, que la fouille est d'abord un acte de destruction puisque, même si l'on collecte avec soin les objets, on détruit à jamais toutes les relations qu'ils entretenaient les uns avec les autres – sans compter ce qu'on ne voit pas : on ignorait encore, il y a quelques décennies, que les pollens se conservaient parfois dans le sol et qu'il fallait se donner les moyens de les retrouver.

Mais l'archéologie ne s'arrête pas à la fouille.

Toutes les informations recueillies sont ensuite mises en forme (dessinées, photographiées,

décomptées, traitées sur ordinateur, etc.), classées et comparées. De nombreuses disciplines scientifiques apportent leur concours. L'analyse chimique des ossements humains permet de reconstituer l'alimentation, mais aussi les maladies et, grâce à l'ADN, les liens de parenté entre les défunts inhumés dans un même cimetière. On peut savoir ce qu'un récipient en argile a contenu et ce qu'on y a fait cuire. Grâce à la géologie, on peut déterminer d'où provient telle roche (certaines grandes haches en pierre verte trouvées dans les dolmens bretons proviennent des Alpes !) et où a été extrait le minerai qui a servi à fondre tel outil ou tel bijou de cuivre. L'examen au microscope des traces d'utilisation montrent si un couteau de silex a servi à moissonner des plantes, à racler des peaux ou à découper de la viande. Comme on le verra dans le chapitre suivant, la zoologie, la botanique et les sciences de la terre permettent de reconstituer l'histoire du climat, de la végétation, mais aussi des inondations et de l'érosion due à l'homme depuis un demi-million d'années. À l'opposé, pour les périodes récentes, les archives écrites nous apportent des renseignements complémentaires : propriétaire et date de construction de tel monument, événement historique ayant pu provoquer telle destruction et, plus largement, toutes les données de l'histoire sociale et économique – comme nous le verrons dans les chapitres traitant des périodes récentes.

Ainsi, la convergence de tous les moyens actuellement connus pour observer notre sol et son contenu permet désormais de définir l'archéologie comme l'étude des sociétés humaines à travers leurs traces matérielles.

Depuis l'arrivée de l'homme

L'histoire de ces sociétés commence, sur notre territoire, il y a un demi-million d'années au moins, lorsque *Homo erectus*, venu d'Afrique, prend peu à peu pied en Europe. On le sait depuis un siècle et demi et c'était, déjà, de l'archéologie de sauvetage : le douanier Boucher de Perthes récupérait dans les carrières de graviers de la Somme des outils de silex dont l'authenticité fut d'abord contestée mais qui prouvaient l'existence d'un homme très ancien. Si les grandes civilisations de la préhistoire furent ensuite en partie étudiées lors de la fouille de grottes que rien ne menaçait, bien des découvertes restèrent dues au hasard, le squelette de l'Homme de Cro-Magnon en premier. Jusque dans les années 1960, des sites préhistoriques importants comme *Terra Amata*, à Nice, ou Biache-Saint-Vaast, dans le Pas-de-Calais, furent des opérations de sauvetage menées *in extremis*. Ce n'est plus le cas et les sites préhistoriques récemment découverts l'ont été dans le cadre de fouilles préventives planifiées, comme sur le TGV-Nord, dans les carrières de graviers de la vallée de l'Yonne ou sur le tracé de la déviation de Bergerac, en Dordogne. Ces fouilles portaient sur de grandes surfaces à l'air libre et ont confirmé que l'homme préhistorique n'était pas, la plupart du temps, un « homme des cavernes » : les grottes, phénomène géologique rare, ne sont en rien représentatives des habitats anciens et c'est sur ces vastes surfaces que l'archéologie préventive a pu véritablement étudier en détail les lieux de halte et les comportements des premiers hommes. Elles ont en particulier tranché un débat ancien : pratiquaient-ils déjà la chasse ou se contentaient-ils de profiter des carcasses abandonnées par des prédateurs plus efficaces (ce qu'on appelle le charognage) ? À Soucy, dans l'Yonne, la réponse est claire : les animaux, chevaux, cerfs et aurochs, ont été, il y a 300 000 ans, délibérément abattus par l'homme.

C'est un peu plus tard qu'apparaît l'Homme de Neandertal, évolution locale d'*Homo erectus* et qui a longtemps incarné l'homme préhistorique par excellence parce qu'on le représentait

avec un faciès outrageusement bestial.

En réalité, ses capacités cérébrales étaient pratiquement égales aux nôtres et des fouilles préventives à Poitiers ont découvert une construction circulaire, très organisée, de 10 m de diamètre, que rien ne distingue de celles des successeurs de Neandertal. De même, à Bergerac, les fouilles de la déviation ont permis d'étudier sur des centaines de mètres carrés des ateliers de fabrication d'outils en silex sans équivalent en Europe. L'homme de Neandertal, le premier à enterrer ses morts, ne nomadisait pas au hasard mais se procurait, voire échangeait, des matières premières précises (silex, etc.) qui pouvaient être transportées ensuite sur plusieurs dizaines de kilomètres.

C'est il y a 30 000 ans, durant la dernière grande période glaciaire, qu'apparaît *Homo sapiens sapiens*, l'homme moderne, sur l'actuel territoire français. Venu d'Afrique en passant par le Proche-Orient, il assimile (ou élimine, on en débat encore) les derniers Néandertaliens. Si chacun connaît les fameuses grottes peintes de Lascaux, Cosquer ou Chauvet, la plupart des campements se trouvaient à l'air libre. L'une des plus fameuses fouilles de cette période, celle de Pincevent près de Montereau, a commencé dans les années 1960 par une opération de sauvetage dans les gravières de la Seine. Depuis, huttes circulaires, foyers, ateliers de taille du silex, haltes de chasse, lieux de boucherie des premiers hommes modernes ont été étudiés en détail à l'occasion de plusieurs grandes fouilles. Celles de Bergerac, là encore, ont permis de retrouver toutes les traces de la fabrication, à l'époque dite Solutréenne, il y a 20 000 ans, de longues pointes de silex (dites «feuilles de laurier») d'une finesse inégalée.

Il y a 12 000 ans le climat se réchauffe progressivement et la faune et la flore deviennent celles d'une forêt tempérée, pendant que les espèces liées au froid, rennes et mammouths, remontent vers le Nord. Les glaces fondant, le niveau de la mer s'élève peu à peu. C'est la période dite « mésolithique », pendant laquelle l'économie reste fondée sur la chasse et la cueillette, mais dans un environnement transformé. Plusieurs grandes fouilles, lors de la construction d'autoroutes, ont retrouvé les campements de ces derniers chasseurs, qui conservent les traditions anciennes, mais avec des matériaux plus légers. Dans le couvert de la forêt, l'arc, plus précis que la sagaie, devient l'arme de chasse privilégiée et on fabrique des pointes de flèche très élaborées. On connaît plusieurs sépultures de cette période, dont deux incinérations, les plus anciennes découvertes en France, à Ruffey (Jura) et à Saint-Jean-d'Angely (Charentes).

La révolution néolithique

Il y a environ 8 000 ans, les premiers agriculteurs, dont la civilisation naît un peu avant au Proche-Orient, parviennent sur le territoire français et assimilent, à leur tour, les derniers descendants des chasseurs-cueilleurs préhistoriques. La connaissance de ces agriculteurs a été révolutionnée dans la moitié Nord de la France par l'archéologie préventive, en Lorraine comme dans le Bassin parisien. Dans les carrières de graviers des grandes vallées, des dizaines de villages ont pu être fouillés à partir des années 1970, avec leurs longues maisons rectangulaires de terre et de bois. Un nouveau mode de vie se met en place, fondé sur la culture du blé et de l'orge, sur l'élevage du mouton, de la chèvre, du porc, du bœuf et du chien – un mode de vie qui durera presque inchangé jusqu'au XIX^e siècle de notre ère. Ces agriculteurs organisent des réseaux d'échange, pour se procurer le meilleur silex ou bien les coquillages nécessaires à leurs parures, sur des centaines de kilomètres. Des coquillages des rivages de l'Atlantique parviennent jusqu'en Alsace ; un peu plus tard, des

haches en roche verte des Alpes se retrouvent dans les tombes bretonnes.

Colonisée à la fois par l'Europe centrale et par les côtes méditerranéennes, la France est pratiquement la dernière terre continentale à être atteinte par le nouveau mode de vie. Il n'y a dès lors plus, dans l'ensemble de l'Europe, de nouveaux territoires à occuper, alors même que l'agriculture et l'élevage, en offrant une alimentation sécurisée, provoquent partout un boom démographique. Des tensions se manifestent, fossés et palissades entourent certains habitats, la violence entre communautés devient plus perceptible. C'est pour cela que l'on élève de nouveaux monuments funéraires massifs, avec leurs chambres funéraires en pierre (les « dolmens ») recouvertes de grands tertres de terre et de pierre. On en connaît maintenant, grâce à l'archéologie préventive, les étapes préalables : monuments d'abord de terre et de bois, comme à Passy, dans l'Yonne ; petits coffres en dalles de pierre comme à Thonon, en Savoie. Ces monuments inaugurent un nouveau rapport à la mort : ils permettent, à chaque nouveau décès, d'introduire le défunt dans la même chambre que ses prédécesseurs, dont on repoussera au besoin les ossements. Alors que, autrefois, chaque défunt était déposé dans une fosse individuelle puis rapidement oublié, ces nouvelles sociétés restent en contact physique permanent avec la mort. Cette complexité des rituels se retrouve aussi bien au Sud qu'au Nord, comme le montrent les nécropoles du Crès, près de Béziers, ou du Gournier, près de Montélimar. Les pratiques funéraires mettent aussi en évidence l'apparition d'un phénomène nouveau, inconnu jusqu'alors : la présence d'une certaine inégalité dans la mort. Certains individus emportent en effet dans la tombe beaucoup plus de richesses que d'autres.

La construction des dolmens, mais aussi des grandes enceintes mobilisant des centaines de troncs d'arbres, implique un développement constant des techniques et des moyens de production. On creuse des milliers de puits de mine pour extraire le meilleur silex, diffusé ensuite sur des centaines de kilomètres. Des fouilles de bords de lac ou de fleuve, comme à Bercy, au centre de Paris, nous renseignent sur la technique du bois, qui ne se conserve que dans les zones humides, avec les arcs, les récipients ou les pirogues. On commence à utiliser aussi la traction animale pour le labour, le cheval est domestiqué, la roue inventée et, venue d'Europe orientale, la métallurgie du cuivre, bientôt extrait sur place dans l'arrière-pays languedocien, fait son apparition, d'abord sur les rives de la Méditerranée, vers 3 500 ans avant notre ère.

Le métal, la guerre et le pouvoir

Si le cuivre est d'abord un objet de prestige, son alliage avec l'étain produit un matériau plus résistant, le bronze. On parlera donc d'âge du Bronze à partir de 2 000 ans avant notre ère, en désignant ainsi une nouvelle période technologique, qui ne constitue cependant pas une rupture économique ou sociale. Si les premières villes de l'histoire du monde naissent vers 3000 ans avant notre ère sur les rives du Nil, du Tigre, de l'Euphrate et de l'Indus, l'Europe, et la France en particulier, reste encore pour longtemps occupée par de simples sociétés villageoises – même si les personnages les plus importants, accompagnés de leurs armes et de leurs parures de bronze, sont désormais inhumés sous des tertres de terre (ou tumulus) ceints de fossés circulaires. Ce mode de vie se manifeste soit sous la forme de hameaux regroupant plusieurs maisons, soit sous la forme de fermes isolées, construites au milieu d'un enclos et entourées de dépendances (silos à céréales, greniers, étables, etc.). L'archéologie préventive a énormément apporté dans ce domaine en permettant l'étude de surfaces d'un seul tenant sur des dizaines d'hectares, à l'occasion de lotissements ou de

zones industrielles ou ZAC.

Prises isolément sur quelques mètres carrés, ces minces traces de constructions en terre ou de fossés resteraient incompréhensibles. Sur des dizaines d'hectares, tout un paysage se dessine, avec les petits fossés délimitant, pour la première fois, les parcelles des champs, les enclos, les constructions de tout ordre dont ne restent que la tache un peu plus sombre des poteaux de bois décomposés dans le sol, voire les traces un peu plus claires de murs de terre crue progressivement dissous.

L'âge du Bronze est traversé d'évolutions historiques particulières, tout comme l'âge du Fer qui le prolonge sans rupture à partir de 800 avant notre ère. Des moments où les défunts les plus puissants concentrent les richesses dans leurs tombes alternent avec d'autres où les différences sociales sont beaucoup moins visibles parmi les morts – soit que les vivants se « débarrassent » des richesses jugées excessives en les enterrant avec leurs propriétaires, soit qu'effectivement, des périodes de « crises » économiques ou politiques succèdent à des périodes de concentration des biens par quelques-uns. De même, vers la fin du II^e millénaire avant notre ère, la pratique de la crémation remplace un peu partout la simple inhumation. Pendant cette période également, certaines bourgades se fortifient et s'installent sur des hauteurs naturelles. Les techniques progressent, le bronze est de plus en plus résistant, la technique de la poterie s'affine, le cheval est clairement monté, les matières précieuses s'échangent sur des milliers de kilomètres – ne serait-ce que parce que le cuivre et l'étain ne se trouvent pas dans les mêmes zones géographiques.

L'irruption de l'histoire

L'âge du Fer, à partir de 800 avant notre ère, n'est pas non plus une rupture et le mode de vie villageois se poursuit en grande partie. Le nouveau métal, le fer, lui aussi d'origine orientale, reste longtemps une rareté réservée aux armes, voire aux parures.

Mais un phénomène historique fondamental commence à se faire jour : la fréquentation, puis parfois la colonisation des côtes méditerranéennes par des marchands ou des colons grecs, étrusques, phéniciens, carthaginois, et finalement romains. Notre territoire actuel, que les historiens grecs et latins vont bientôt commencer à appeler la « Gaule », notion pour eux d'abord géographique, est progressivement pénétré par l'influence des civilisations urbaines de Grèce, d'Italie et d'Afrique du Nord. Cette pénétration se fait d'abord au moyen d'objets de luxe destinés aux élites locales, qui les échangent contre des matières premières – métal, bois, salaisons, mais aussi esclaves prélevés aux dépens des voisins immédiats. Parmi ces objets convoités, le vin, avec sa vaisselle de consommation en bronze et les amphores qui le contiennent, jouera un rôle primordial. Dans les derniers siècles avant notre ère, certains potentats gaulois organiseront des banquets de plusieurs jours, où le vin coulait à flots. L'attrait des sociétés méditerranéennes sera aussi à double tranchant : certaines peuplades gauloises, au IV^e siècle avant notre ère, partiront envahir l'Italie, les Balkans, pour parvenir jusqu'en Turquie. L'influence des sociétés urbaines sera évidemment plus forte dans le Midi. Marseille est la seule cité directement fondée (en 600 avant notre ère) par des colons grecs sur le territoire français ; elle donnera lieu, dans les années 1960, à l'un des premiers grands « scandales » archéologiques et fait l'objet depuis lors de fouilles préventives régulières. Elle fondera ensuite des cités satellites, comme Olbia (fouillée de manière programmée près de Hyères), Nice ou encore Agde, où une fouille préventive a retrouvé la nécropole grecque. Grâce à cette présence, la culture du vin et de la vigne commence bientôt à se développer sur place. La vaisselle et donc les modes de table et de cuisine de Grèce et d'Italie sont

progressivement adoptés par les indigènes, tout comme l'architecture en pierre, qui remplace peu à peu la terre, voire l'urbanisme, lorsque les bourgades locales adoptent des systèmes de rues se coupant à angle droit, comme à Martigues ou ailleurs. Cette interpénétration progressive permettra à la domination romaine, lorsque les armées de Rome s'emparent, en 124, du Languedoc et de la Provence, de s'imposer sans trop de difficultés.

La réhabilitation des Gaulois

Plus au nord, c'est toute notre vision des « Gaulois » transmise par plus d'un siècle de manuels scolaires, sinon de bandes dessinées, qui a été révolutionnée par l'archéologie préventive – une vision qui reposait elle-même sur le point de vue des vainqueurs, les Romains civilisateurs des « barbares » gaulois. Ce ne sont donc pas de frêles huttes rondes perdues au milieu des forêts qui ont été retrouvées mais, surtout pour les deux derniers siècles avant notre ère, de véritables villes à l'urbanisme strict, de grandes maisons quadrangulaires de terre et de bois, un artisanat élaboré, des pratiques religieuses et funéraires complexes, une économie monétaire. Aussi, très probablement, la Lutèce gauloise se trouvait à Nanterre : comme on n'avait rien trouvé de gaulois dans l'île de la Cité, centre de la Lutèce romaine, on le mettait au compte de la fragilité des introuvables cabanes des *Parisii* indigènes ! Mais ce que l'on a fouillé en 2003 à Nanterre a révélé de solides bâtiments en bois alignés le long de rues rectilignes, des tombes riches et des ateliers pour frapper les monnaies.

Plusieurs grandes nécropoles, fouillées dans les gravières du Bassin parisien et jusque sous la nouvelle piste de l'aéroport de Roissy, prouvent la richesse des élites gauloises, avec leurs bijoux de métal ; certains notables étaient enterrés avec leur char à deux roues. Les nouvelles techniques de restauration du fer ont montré que les fourreaux d'épées comportaient de complexes motifs symboliques gravés. Plus généralement, c'est tout l'outillage en fer de la vie quotidienne qui est alors mis au point, pour durer pratiquement jusqu'à nos jours.

Mais l'archéologie préventive a permis surtout, là encore, de fouiller des paysages entiers sur des dizaines, voire des centaines d'hectares d'un seul tenant, à la fois dans les gravières des fonds de vallées et dans les grandes opérations d'aménagement comme l'usine Toyota, près de Valenciennes, et la zone industrielle Actiparc d'Arras. Dans ces deux derniers cas, c'est tout le réseau des fermes et des hameaux gaulois, avec leurs chemins, leurs champs et leurs cimetières, qui a pu être retrouvé d'un seul tenant. La conquête romaine y est matériellement palpable : à Arras, ces fermes sont brutalement remplacées par un fortin romain dominant la plaine ! L'étude de ces habitats, enfin, a apporté une information irremplaçable sur l'économie et l'alimentation à l'époque gauloise. Les restes d'animaux et de plantes systématiquement collectés mettent en évidence la quasi-disparition de la chasse, l'importance du porc et des salaisons, le développement de la basse-cour.

La marque de Rome

La conquête romaine fut brutale : elle laissa derrière elle près d'un million de morts gaulois (pour vingt fois moins de morts romains) et sans doute autant de prisonniers réduits en esclavage. Mais précédée, sinon préparée, par plusieurs siècles de contacts culturels, elle n'aboutit pas, comme d'autres colonisations, à la destruction totale de la société conquise. Rome sut préserver le tissu social et économique, toléra une partie des croyances anciennes, s'appuya sur les élites locales.

En revanche, et l'archéologie préventive le montre bien, tout le paysage fut modifié de fond en comble, mais aussi le mode de vie et, finalement, la manière d'être. On pourrait croire que, avec l'apparition d'une société à écriture, la Gaule basculait dans l'histoire et que les textes antiques seraient suffisants pour nous renseigner. L'archéologie ne serait alors, comme on l'enseignait naguère, qu'une « discipline auxiliaire de l'histoire ». Mais, en fait, les textes qui ont survécu ne nous renseignent que sur les grands événements officiels. Tout le reste de la vie matérielle, mais aussi spirituelle, nous est fort peu connu.

Avec Rome, c'est d'abord la civilisation urbaine, en partie esquissée à la fin de l'âge du Fer, qui se généralise uniformément. De fait, une cinquantaine de nos modernes préfectures descendent de villes romaines ! La construction de ces villes a été précisée lors de nombreuses fouilles récentes, comme à Besançon, Marseille, Bordeaux, Lyon, Poitiers, Rodez, Metz, mais aussi Auch, Amiens ou Paris. Autour de ces villes se développe un tissu d'agglomérations secondaires, jusque-là à peine connues, comme à Jouars-Pontchartrain (l'antique *Diodurum*), Nérès-les-Bains (*Aquae Nerii*), Clermont-l'Hérault ou encore La Pacaudière, dans la Loire (*Ariolica*). Ces agglomérations sont reliées par tout un réseau de voies et de chemins, toujours lisibles dans le paysage et qui l'ont façonné et délimité. De fait, les Romains cadastrèrent les terres, systématisant un travail entrepris dès l'âge du Bronze dans certaines régions.

Ces voies sont jalonnées d'auberges-relais, de villages et de fermes, dont l'archéologie préventive nous montre la diversité des architectures. À côté des classiques *villae* de pierre, de nombreux bâtiments perpétuent la tradition de la terre et du bois. Des ponts de bois, qui ont pu être fouillés, enjambent les cours d'eau sur lesquels circulent de grandes barques comme celles, intactes, découvertes à Lyon en 2003.

On supposait jusqu'à il y a peu une stricte séparation entre le monde des vivants, habitant les villes à l'intérieur de leurs remparts, et le monde des morts, mis en terre dans des nécropoles bien délimitées à l'extérieur. L'archéologie préventive propose une tout autre image, avec une zone de transition, le *suburbium*, où s'imbriquent nécropoles, activités artisanales polluantes, friches et premières exploitations agricoles. Ainsi, dès l'origine, la banlieue apparaît en même temps que la ville !

Et les voies sont jalonnées de monuments funéraires, certains prestigieux destinés à être vus, d'autres plus modestes et anonymes. Cette imbrication se retrouve d'une autre manière dans la religion. Si l'activité des druides a été interdite et le culte de l'empereur imposé, divinités gauloises plus ou moins romanisées coexistent avec le panthéon romain traditionnel, dans une relation très pragmatique.

L'archéologie nous a beaucoup appris sur l'artisanat et la vie quotidienne à l'époque romaine. On a fouillé des ateliers de potiers spécialisés dans les amphores et d'autres dans la vaisselle fine, des fours à chaux, des installations métallurgiques (en particulier pour le travail du fer, certains ayant produit des milliers de tonnes de métal), des ateliers monétaires (et parfois même de fausse monnaie), des boucheries, des ateliers de travail de l'os et de la corne, mais aussi des carrières de pierre, des mines d'or, etc. L'élevage montre un accroissement de la sélection et de la taille des animaux domestiques. Certaines plantes sont développées : arbres fruitiers, légumineuses, lin et chanvre, tandis que des traces de vignobles antiques se multiplient désormais. La romanisation des manières de table est effective, même si elle est variable suivant les régions.

Les temps nouveaux du Moyen Âge

C'est une nouvelle révolution des données qu'a apporté l'archéologie préventive de la période médiévale, une période longtemps considérée comme un « âge sombre », surtout en ses débuts – qu'on se souvienne des « Rois Fainéants ». Si nous disposons en effet de récits historiques, nous ignorions tout, il y a vingt ans à peine, de l'habitat du haut Moyen Âge, entre le IV^e et le X^e siècle de notre ère. Or on assiste, dans une partie des campagnes, à une sorte de retour des modes de vie protohistoriques, avec l'abandon de la plupart des grandes *villae* de pierre et la floraison de grandes fermes à l'architecture de terre et de bois, qui ne sont pas sans rappeler celles des âges du Bronze et du Fer, même si elles respectent les parcellaires antiques. Seule la fouille de très grandes surfaces a permis ainsi d'exhumer ces habitats, aux traces parfois fugaces, dans toute leur organisation. Ainsi ont été mises en évidence ruptures, mais aussi continuités. Plus précisément, comme à l'âge du Bronze, les fermes tendent à se déplacer régulièrement au sein d'un même territoire (on interprétait jusque-là ces occupations courtes comme l'indice d'une économie fragile). L'agriculture reste développée, pratique la fumure, étend le spectre des plantes cultivées (légumineuses, chou, carotte, etc.). L'artisanat n'est pas en reste : à côté des ateliers de tissage, de travail du cuir ou de l'orfèvrerie, la métallurgie du fer prend un indéniable essor.

Le christianisme, religion officielle à partir de l'édit de Théodose de 392, est d'abord une religion urbaine qui remodèle les villes avec l'émergence de nouveaux monuments, basiliques funéraires entre autres, tandis que le pouvoir royal ou local s'affirme dans ses palais, comme à Toulouse (celui des rois Wisigoths, détruit dans les années 1990 après une fouille rapide), Blois ou Compiègne. Toutefois, les pouvoirs successifs, au moins jusqu'à Charlemagne, continuent à se revendiquer de la romanité et de son défunt Empire, même si la ville médiévale utilise les monuments anciens comme carrières de pierre ou soubassements pour de nouvelles constructions. Dans les campagnes, c'est seulement à partir des VII^e ou VIII^e siècles que le christianisme produit ses effets. Longtemps les objets déposés dans les tombes continuent à témoigner de l'identité du défunt, dans ces temps où les ethnies diverses se succèdent sur notre territoire, avant que, peu à peu, on n'y retrouve plus que le seul corps du défunt. C'est le moment où les cimetières vont abandonner les faubourgs où ils étaient cantonnés durant l'Antiquité, pour se presser autour de l'église paroissiale, permettant un meilleur décompte des redevables et formant le noyau d'une nouvelle manière d'habiter le village proprement dit, qui a duré jusqu'à nos jours – même si elle est désormais en cours de transformation rapide.

L'essor des villes et l'archéologie du bâti

Avec le Moyen Âge « classique », c'est-à-dire à partir du XI^e siècle, mais surtout des XII^e et XIII^e siècles, se produit un boom urbain qui dessinera jusqu'à nos jours le réseau de nos principales villes. Le nouvel essor de la civilisation urbaine apporte à l'histoire deux instruments supplémentaires. Le premier est la multiplication des archives écrites, parfois illustrées, qui nous informent non seulement sur les événements, mais sur les titres de propriété, les cadastres, les prix des denrées et des services, et finalement l'histoire sociale et économique. Le second est la présence de bâtiments construits, certains préservés presque intacts, mais dont beaucoup n'ont survécu qu'en partie, repris et réutilisés lors de nombreux réaménagements successifs. On appelle ainsi « archéologie du bâti » cette archéologie « verticale » qui, souvent à l'occasion de travaux de restauration, mais parfois de démolition, est capable de retrouver sous les enduits, les ajouts et les réfections, des

bâtiments bien plus anciens – remontant parfois même à la période romaine.

On a découvert ainsi des dizaines de bâtiments médiévaux inconnus jusqu'à présent.

L'archéologie du bâti est donc l'un des acquis méthodologiques les plus fondamentaux de l'archéologie préventive de ces dernières années.

Toutes ces formes d'archéologie nous restituent désormais ces maisons du Moyen Âge, avec leurs aménagements, leurs techniques de construction (brique, bois, pierre, terre crue), leurs décors peints et leur confort. C'est au Moyen Âge que le vitrage se généralise peu à peu en ville, qu'apparaît la cheminée à conduit, le chauffage au poêle, que s'installent des latrines permanentes – dont le contenu apporte de précieuses informations sur l'alimentation, les maladies, les rebuts, etc.

L'émergence de la féodalité et de son organisation clanique succédant à l'État structuré de la période carolingienne n'a pu être bien comprise que par l'archéologie. Le classique et romantique château fort fut en fait précédé par les maisons fortes de « chevaliers-paysans » dont un exemple remarquablement conservé vient d'être fouillé à Pineuilh, en Gironde. Il en va de même pour l'essor des techniques, notamment de la métallurgie du fer, de la charpenterie ou encore de la céramique – les formes et les types de poteries augmentant considérablement. Plus généralement, c'est toute la vie quotidienne qui réapparaît par l'archéologie, avec une croissante multiplication des objets, qui doit être cependant relativisée : on estime parfois que la société du XV^e siècle ne fait que retrouver le niveau de richesse matérielle de l'Antiquité gallo-romaine. Enfin, l'évolution des pratiques funéraires est remarquable, avec le développement de cimetières où peuvent s'entasser des dizaines de milliers de corps anonymes, pratiquement dépourvus d'objets d'accompagnement.

L'archéologie des temps modernes

L'archéologie ne prend cependant pas fin avec le Moyen Âge (où elle ne s'est d'ailleurs imposée que récemment). C'est même l'un des acquis scientifiques les plus récents de cette discipline que d'avoir apporté sur les sociétés modernes, et même contemporaines, à travers les traces matérielles de leurs activités, des informations que nous n'aurions pas obtenues autrement. On verra plus loin l'apport, à travers l'« archéologie industrielle », des fouilles d'ateliers et d'usines de ces derniers siècles qui nous fournissent des renseignements inédits sur les techniques de la faïence, de la chaux, du sucre, de la tuile ou encore du pastel, et sur les mines et la métallurgie du fer, du plomb ou de l'argent. À côté des méthodes de production, l'archéologie dévoile toute l'organisation de l'espace, et donc de la société qui produit. Dans les Antilles et en Guyane, c'est le mode d'exploitation coloniale, celui des plantations et des sucreries, qui resurgit, mais aussi la vie quotidienne des esclaves, sur lesquels nous savions en réalité si peu. L'archéologie du bâti se prolonge vers les époques les plus récentes, en révélant des états disparus de quartiers récents, mais aussi l'archéologie tout court, qui a retrouvé, sous la future pyramide du Louvre, plusieurs hectares du Paris des XVI^e et XVII^e siècles, avec sa vie quotidienne, son hygiène et son alimentation.

Cette archéologie complète souvent les archives écrites ; mais il arrive aussi que l'épreuve de la réalité vienne contredire les vérités admises qu'avaient transmises les textes.

Comment ne pas être ému, également, lorsque les archéologues remettent au jour les traces d'événements presque mythiques : l'atelier de Bernard Palissy, dans la cour du Louvre, dont l'obstination créatrice hanta nos manuels scolaires ; ou, aux Tuileries, le pavillon des Suisses de la Garde royale, incendié par le peuple de Paris en cette journée historique du

10 août 1792 qui mit fin à la monarchie absolue... L'histoire des maladies a par ailleurs bénéficié de découvertes nouvelles, avec les fosses communes de Lambesc, consécutives à la peste de 1590, ou celles d'Issoudun, dues à une grave épidémie de variole ou de rougeole (les analyses sont en cours). Les guerres modernes ont laissé leurs blessures dans le sol. Un camp napoléonien près de Boulogne, lorsque l'Empereur prétendait envahir l'Angleterre, nous livre la vie quotidienne des soldats de la Grande Armée. Dans les tranchées de la Grande Guerre, on retrouve aussi des soldats et des rituels funéraires inédits. L'archéologie a permis de découvrir la tombe d'Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, et d'éclairer les circonstances de sa mort ; hors de France, elle a été mobilisée encore plus récemment pour identifier les restes des Romanoff, les charniers de la dernière guerre ou ceux des dictateurs argentins.

Quelques leçons d'une aussi longue histoire

Ce si bref résumé de deux décennies de recherches et de sauvetages sur 500 millénaires de notre propre histoire peut suggérer bien des leçons. Une fois l'homme moderne apparu, deux ruptures furent fondamentales : l'invention de l'agriculture qui permit l'explosion démographique de l'espèce humaine, puis la révolution urbaine et son actuel prolongement, la société de l'information. Mais derrière ces organisations sociales d'une croissante complexité, derrière guerres et conquêtes, courent des modes de vie que les changements historiques affectent à peine. Ces habitations rondes que connaissent les derniers chasseurs-cueilleurs de la préhistoire (et peut-être déjà l'Homme de Neandertal) se retrouvent en plus vastes jusqu'à l'âge du Fer. Ces maisons rectangulaires de bois et de terre du Néolithique survivent presque identiques jusqu'au Moyen Âge et même à l'orée du XX^e siècle. Une fois domestiqués, et à peine améliorés par des millénaires de sélection, les mêmes animaux, les mêmes céréales seront consommés jusqu'à nos jours. Par ailleurs, les frontières les plus classiques qui délimitaient les grandes périodes (du Bronze, du Fer, du Moyen Âge) nous apparaissent brouillées par de nouvelles continuités, tandis que d'autres ruptures les traversent. Enfin, la complexité technique et sociale ne croît pas avec une régularité constante ; elle connaît des heurts, des retours en arrière. Mais aussi, on le vérifiera, des premiers hommes au Moyen Âge, ces sociétés se révèlent le plus souvent bien plus élaborées qu'on ne le pensait ordinairement.

Démographie et complexité sociale se sont accompagnées d'une emprise toujours plus forte sur l'environnement et les territoires. Des défrichements commencés au Néolithique, des délimitations cadastrales implantées dès l'âge du Bronze, des voies de communication tracées à l'âge du Fer et systématisées à la période romaine, des techniques agricoles sans cesse plus sophistiquées ont quadrillé à jamais nos terroirs. Mais notre époque est sans doute la première où cette emprise sur l'environnement est susceptible de remettre en question jusqu'à sa qualité, à la fertilité des sols et à la pureté de l'eau ; la première aussi où, à un autre niveau, le travail d'aménagement du territoire fait disparaître à une telle échelle les traces mêmes de cette longue histoire.

C'est pourtant de cette histoire-là, avec toutes les leçons qu'elle nous apporte, que nous sommes comptables devant les générations futures, à l'heure où chacun d'entre nous, de même qu'il recherche à en savoir plus sur ses propres ancêtres par des recherches assidues en archives, s'enquiert de plus en plus souvent sur la généalogie du terroir qu'il habite et qui donne sens à son existence présente.

Cela, les responsables de l'aménagement du territoire le comprennent désormais. Ils

comprennent que l'archéologie n'est plus forcément un obstacle à ignorer ou à contourner, mais qu'aménageurs et archéologues, membres d'une même nation, peuvent travailler main dans la main au même but : améliorer le présent pour préparer l'avenir sans détruire le passé.

Il me reste à rendre hommage à tous les archéologues qui, depuis plus de deux décennies, se sont engagés avec abnégation et passion dans le sauvetage de ce patrimoine éminemment non renouvelable qui disparaissait sous nos yeux. Ce sont plus de deux milliers d'archéologues qui, chaque jour, quelles que soient les conditions de travail et les difficultés techniques, arrachent aux pelleteuses ces fragments si fragiles de notre mémoire. Ils appartiennent aux services archéologiques du ministère de la Culture, au CNRS, aux universités, aux services archéologiques des villes et des départements ou encore, pour la plupart, à l'Institut national de recherches archéologiques préventives. Merci, également, aux auteurs de ce volume, plusieurs dizaines d'archéologues qui ont accepté de fédérer leurs connaissances et de les offrir à leurs concitoyens dans des délais aussi brefs.

Aux lectrices et aux lecteurs de dire maintenant si ces efforts n'ont pas été vains et si notre génération peut, enfin, être fière de ce qu'elle transmettra, à toutes les générations à venir, de notre histoire commune. Si ce livre avait finalement un seul message à délivrer, ce serait celui-là : sans l'archéologie préventive, tout ce qu'on peut ici lire et voir aurait à jamais disparu sans plus laisser la moindre trace.

Jean-Paul Demoule, président de l'Inrap.

Préface du livre « La France archéologique », éditions Hazan/Inrap.